

## *Sparkolloïd*

Judith Messier

Numéro 33, été 1987

L'utopie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2112ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Messier, J. (1987). *Sparkolloïd. Moebius*, (33), 53–60.

JUDITH MESSIER

## Sparkolloïd

Angle des rues Saint-Clément et Sainte-Catherine. Perplexe, je descends de l'autobus. Je ne reconnais pas l'endroit et pourtant j'y suis venu la semaine dernière rencontrer mon patron. Il m'a même donné les clefs du magasin. Je les tâte dans ma poche. Planté sur le coin de la rue, je fronce le nez. Ai-je bien senti? On dirait une odeur de... d'eau, oui d'eau, fugace, vite chassée par les effluves délétères des tuyaux d'échappement de centaines d'automobiles et de camions. Une odeur d'eau... Je me rends compte que je n'invente pas, pour une fois. On m'accuse toujours de rêver, de fabuler. Là, non, puisque la rue Sainte-Catherine, loin dans l'est, flirte avec le fleuve à l'ancienne mode, en gardant une distance respectueuse.

Voilà, je m'y retrouve maintenant. J'étais venu de l'autre côté, l'autre jour. Un magasin vide, une maison aveugle, un dépanneur à bière, un détaillant de pièces de rechange pour autos démodées, et ça y est, c'est le mien, mon nouveau magasin, mon royaume pour trente-huit heures. Saloperie de serrure qui résiste! Je tire, je pousse, je tourne et je titille; la porte réticente s'ouvre enfin. Beurk! une autre senteur m'attaque les narines. Ca sent... quoi donc? On dirait que ça sent... attends... les pieds sales, oui c'est ça. Parmi les dizaines de canisses, de sachets et de cruches, de boîtes et de bouteilles en plastique, qui est-ce qui peut bien dégager un tel relent de pieds mal lavés? J'ouvre la fenêtre et j'allume une cigarette, en quête d'une puanteur plus familière.

Finalement, même si ça pue, c'est un bon emploi ici. Pas comme celui du mois dernier: un bureau horrible, grand chic et petit salaire, moquette, cloisons amovibles et vue imprenable sur le mur de la bâtisse voisine. Un cauchemar, cette boîte. De quoi devenir fou. Personne ne se privait de ce luxe d'ailleurs, à commencer par le patron. Il venait de s'acheter une bébelle pour sa grosse voiture, un téléphone cellulaire qu'il appelait ça.

Au lieu de travailler au bureau, il restait dans son auto à pitonner sur son ordinateur portatif et à espérer que la réceptionniste de la compagnie lui transmette les appels du bureau

dans son auto. Les systèmes étant incompatibles, la pauvre fille n'arrivait pas à donner satisfaction au cher homme. Rage, crise, frustration. Les gamins de quarante-cinq ans, à défaut de pouvoir se rouler par terre, mettent les employés à la porte. Exécution de la réceptionniste. Et de moi-même en personne dans la même lancée. Je n'étais que garçon de courses mais je remplaçais la fille à l'heure du lunch et hop! à la porte, le jeune homme.

Ici, je ne vois jamais le patron. Il vient porter des caisses pendant le week-end et laisse mon chèque de paye sur le comptoir par la même occasion. C'est parfait. Heureusement, parce que je ne connais rien à la marchandise. J'ai été parachuté ici sans aucune préparation. «T'inquiète pas, les clients savent ce qu'ils veulent», m'a dit le patron. Et c'est vrai. Chaque fois que quelqu'un achète quelque chose, je demande ce que c'est et à quoi ça sert. Ça, c'est une bouchonneuse (pour moi, c'est un instrument de torture), ça, c'est une cuve de fermentation primaire (j'y voyais une vulgaire poubelle blanche) et ça, c'est un siphon (on dirait bien un tube de plastique pour aquarium). Le patron doit faire de bons prix parce qu'il n'y en a jamais un qui rechigne ou chicane que c'est trop cher. Par exemple, ce que je trouve curieux, c'est qu'il n'y a que des hommes qui entrent ici, jamais de femmes. Peut-être parce que le gros de la marchandise, c'est des canisses qui ressemblent à des gallons de peinture et que les filles sont pas trop excitées de dépenser leur argent dans des affaires de même. Elles préfèrent les colifichets, les falbalas, les... Les filles comme Amanda, en tout cas. Amanda, c'est ma petite amie. Enfin, je voudrais que ce soit ma petite amie.

A force de voir les clients acheter ça, j'ai décidé de faire comme eux. D'autant plus que ça semble les rendre heureux. Peut-être que ça sert à fabriquer du bonheur liquide, ces canisses-là. J'ai installé le matériel dans l'entrepôt derrière le magasin et j'ai suivi la recette inscrite sur la boîte :

1. Mélanger les ingrédients dans la cuve primaire à l'exception de la levure. Brasser jusqu'à ce que le sucre soit entièrement dissous.

J'ai mélangé le contenu de la canisse, le sucre, l'eau et un sachet de poudre blanche marqué additif. Ça disait d'ajouter des copeaux de chêne. Je me demandais bien ce que des morceaux de bois venaient faire dans ce jus-là. Lui donner de la consistance ou le faire bourgeonner, fleurir, que sais-je encore? Ensuite, il fallait laisser reposer jusqu'à ce que le liquide atteigne 25 degrés centigrades. Heu! Comment vérifier la température? En fouillant le magasin, j'ai découvert un hydromètre qui semble être l'instrument adéquat. Il flotte à deux centimètres du fond, petit hippocampe imperturbable, lesté de plomb, et m'indique que tout est conforme aux instructions.

2. Ajouter la levure et couvrir avec une feuille de plastique fermement attachée à la cuve.

J'ai pris un sac à poubelle, je l'ai attaché à la cuve et j'ai attendu. Chaque jour, en entrant au magasin, je courais examiner cette mixture. Les premiers jours, j'étais affolé: ça gonflait, moussait, bouillonnait, au risque de déborder. Après une semaine, le volcan s'est éteint, le geyser s'est refroidi, la bête a cessé de faire le gros dos.

3. Quand la densité du liquide atteint 1.030 degrés, soutirer dans la cuve de fermentation secondaire.

Soutirer, j'ai dû chercher dans le dictionnaire. Il fallait faire passer le jus d'un récipient à un autre au travers du siphon. Aspire, aspire, c'était pas facile. Je n'arrivais jamais à remplir le tube complètement pour que la solution s'écoule toute seule ensuite. J'ai triché un peu, j'ai coupé quelques centimètres du siphon et j'y suis parvenu enfin. Le jus m'est arrivé dans la bouche et je l'ai recraché aussitôt. Je ne veux pas y goûter tout de suite, seulement à la fin. Avec tous ces ingrédients bizarres et inconnus, je n'arrive pas à me départir de l'idée que cette préparation est un poison violent et même explosif. Pourtant, mes clients sont en bonne santé...

Le soir, j'ai raconté mon expérience à Amanda. J'ai omis le coup du siphon pour ne pas me montrer sous un mauvais jour. Elle a déjà si piètre opinion de moi, ce n'est pas la peine d'en rajouter. Elle a ri quand même. Qu'y puis-je? Chaque fois que je lui raconte une histoire qui me concerne, elle rit, de toutes ses dents blanches dans son visage noir, et chaque fois j'ai envie de l'embrasser. Elle me repousse en disant que puisque je suis sans couleur, je dois être sans saveur.

Comment faire pour vérifier? Je ne peux pas m'embrasser moi-même et me serrer dans mes bras. J'en aurais bien besoin, pourtant, quelquefois. Elle a l'air si convaincue de ce qu'elle avance que je finis par la croire. D'autant plus que ça fait des semaines que je sors avec elle, que je l'emmène au cinéma et au restaurant, que je lui offre des fleurs et des cadeaux, et je n'ai jamais réussi à l'embrasser. Elle ne permet que de toucher à ses mains et à ses bras — un supplice et un délice, cette peau noire et lisse — et m'interdit le reste. Elle me traite de «grand dadais pas déniaisé» et me conseille d'aller prendre de l'expérience ailleurs. Moi, c'est elle que je veux, seulement elle, à en mouiller mes draps la nuit, de larmes, de sueur et du reste.

C'est drôle de commencer un nouveau travail en été, quand tous les autres sont en vacances. La ville s'écrase et se liquéfie dans ses 30 degrés à l'ombre et les clients se font rares. Les journées s'étirent dans la solitude et la chaleur, l'une et l'autre étouffantes. J'ai pris des habitudes, je me suis organisé un petit train-train. Chaque matin, en descendant de l'autobus, j'essaie de retrouver le parfum du fleuve, perçu le premier jour. En vain. En l'absence du moindre souffle de vent susceptible de charrier ses émanations, je ne distingue que les vapeurs qui montent de l'asphalte ramolli et les relents sucrés

de la boulangerie Viau. Ecoeurant. Dans le magasin, j'ouvre tout ce que je peux, la fenêtre de la salle de bain, la porte de service qui donne sur la ruelle crasseuse et la porte de devant qui laisse entrer le bruit, la poussière et les miasmes pourris de la «Catherine», tout pour chasser l'odeur de pieds sales.

Je me fais du thé. Je bois la première tasse brûlante, en lisant le journal et en fumant cigarette sur cigarette. Je place le reste au réfrigérateur, la tasse du midi est fraîche et celle de la fin de journée, c'est un «pop-sicle» au thé, avec les feuilles en garniture, parce que ce fichu frigo débloque et congèle tous les liquides. Après la lecture du journal, j'époussette les quatre-vingt tablettes, les deux cents canisses, les cinq cents sachets de plastique, les cinquante touries, tout, tout le magasin. Je ne peux pas supporter ces couches de poussière. Chaque matin, c'est à recommencer, à cause de la porte ouverte.

Je secoue mon plumeau à l'extérieur et je salue d'un geste un homme assis sur le trottoir, à quelques mètres du magasin. Il ne me répond jamais. Les mains et les yeux vides, il se berce. Quand j'arrive le matin à dix heures, il est déjà installé et quand je repars à six heures, il n'a pas bougé. Un gnome immobile, avec des jambes malingres, une brosse de cheveux sur la tête, des pieds minuscules, et entre les pieds et la tête, un ventre énorme, disproportionné, comprimé dans un corset à baleines. Le lundi matin, le corset est d'un beige déteint avec les baleines en reliefs jaunâtres; le vendredi soir, le corset s'est patiné de sueur et de crasse jusqu'à un gris soutenu et répugnant. Un homme prisonnier du trottoir, attaché à une berceuse. Quelquefois, des compagnons de captivité se joignent à lui; ils boivent de la bière et lui du pepsy, sans un mot. Un soir, je me suis promené dans les rues au nord de la Catherine. Dès qu'on quitte cette rue commerçante, on trouve des parterres et des arbres, des parcs et de l'air pur. Cet homme ne se promène jamais, rivé à une chaise, surveillé par une rue au nom de femme, vêtue d'oripeaux défraîchis.

Je ne peux pas rester longtemps dehors parce que des clients descendent d'une grosse «minoune» rouge vif. Pas pour moi, pour le magasin voisin. Torse nu, ils exhibent des tatouages bleus sur leurs biceps huileux. Je ne veux pas qu'ils me surprennent le plumeau à la main. Dommage, je resterais bien sur le trottoir au soleil, au risque de ressembler à l'homme à la chaise, si je pouvais brunir, si ma peau pouvait foncer un tant soit peu, pour se rapprocher de celle d'Amanda. Mais je retourne cuire à la lumière des néons: tout ce que je gagnerais au soleil, ce serait des joues comme des tomates trop mûres et un nez comme une grenade éclatée. Rien pour séduire Amanda.

Certains après-midi, elle passe me voir. Elle a le temps puisqu'elle ne travaille que le soir. Et quel travail! Bien mieux payé et bien plus exaltant que le mien, dit-elle. Elle danse nue dans un Club, ma soeur aussi d'ailleurs. C'est grâce à ma soeur que j'ai connu Amanda. J'ai cru mourir de honte quand

je suis allé les voir danser: juchées sur des tables, elles se déshabillaient progressivement devant des hommes dont les narines se pinçaient, dont les bouches salivaient et dont les braguettes se gonflaient. L'apothéose, pour elles et les clients assoiffés, c'était quand, complètement nues, elles ouvraient leurs jambes. Amanda, mon amante, béante et offerte à ces hommes vautrés dans la bière. Au secours! elle et ma soeur prétendent que j'exagère, que ce n'est pas si terrible, que c'est une façon drôle de gagner cinq cents dollars par semaine sans trop se fatiguer, au lieu de se coltiner des canisses du matin au soir. Elles m'ont suggéré de faire comme elles: il paraît qu'il y a des bars où les gars dansent nus devant des femmes qui payent. Aie! moi qui ai du mal à me promener torse nu à la campagne ou en maillot de bain sur une plage, me déshabiller en public! J'aime mieux mon magasin. Ca m'est égal de travailler pour des prunes. A quoi me servirait plus d'argent? A faire plus de cadeaux à Amanda qui se moquerait de moi encore plus ouvertement. Déjà qu'elle vient me narguer ici avec ses copains haïtiens avec qui... oui sûrement. Avec tous sauf avec moi.

Déjà midi! C'est l'heure où les clients arrivent, en général. Je souris, je blague, je m'agite, je fais des factures et je rends la monnaie. Après, j'ai faim. Avant de manger, je vais jeter un coup d'oeil sur le liquide doré. Il a cessé de bouillonner maintenant. J'ai fixé une bonde hydraulique à la tourie et un pfruit s'en échappe doucement, vapeur odorante et indéfinissable, dont je n'arrive pas à déterminer si elle est nauséabonde ou agréable. Une fois rassuré — la mixture n'explosera pas — je sors le sandwich ou la salade que je me suis apporté pour le lunch et, inévitablement, les gamins se pointent. Je ne sais pas comment ils se débrouillent pour connaître l'heure de mon lunch — je varie souvent — mais ils viennent immanquablement me rendre visite à ce moment-là. Ils me regardent comme un singe en cage et non, ils ne me jettent pas des cacahuètes, ils quémangent au contraire:

«Tu me donnes ton sandwich?»

— François, as-tu mangé à midi?

— Oh oui.

— Ben moi, non. C'est tout ce que j'ai à manger. Si je te le donne, je n'aurai plus rien. Il fait beau aujourd'hui, pourquoi ne vas-tu pas à la piscine?

— La piscine! Quelle piscine? Y a pas de piscine ici.

— Mais oui, l'autre jour en me promenant, j'ai vu une barboteuse au parc Morgan.

— Quoi?

Il ne comprend rien. Quelquefois, j'ai l'impression de parler chinois avec lui. Comme s'il n'avait jamais entendu prononcer les mots que j'utilise. Son petit frère, c'est pire, il marmonne, il bafouille, c'est lui qui parle chinois et moi qui ne comprends rien.

«François, demande à ta mère de t'emmener à la barboteuse, elle doit connaître ça, elle.»

— Je ne peux pas, ma mère est très occupée.

— Elle travaille?

— Oui, elle travaille très fort. Elle fait le ménage et la cuisine, et l'après-midi, elle est très occupée à regarder la télé et à fumer des cigarettes. Elle n'a pas le temps de sortir avec moi.

— Eh bien moi, je suis très très très occupé à manger. Va jouer dehors avec ton frère. Non, arrête, ne touche pas à ça, ce n'est pas un jouet.

Je suis toujours inquiet qu'ils se blessent, qu'ils brisent quelque chose ou qu'ils avalent le contenu d'un sachet ou d'une bouteille pendant que j'ai le dos tourné. On ne sait pas trop ce que ces produits peuvent faire dans l'estomac d'un enfant de sept ou neuf ans. S'il se mettait à faire des bulles ou si la vapeur lui sortait par le nez... Dans trois mois, quand mon breuvage magique sera prêt, je me demande si j'oserai en donner à ces deux gamins. Et quoi rajouter au mélange pour qu'il rende les enfants heureux? Non, j'ai une meilleure idée, j'en donnerai un flacon à leur mère. Ca lui procurera une excitation autre que celle des quizz télévisés et un fantasme autre que celui des feuilletons d'après-midi et l'incitera peut-être à aller jouer dehors, elle aussi, ou au moins à promener ses gosses dans les rues du quartier.

Les heures de l'après-midi passent lentement quand Amanda ne vient pas. Sans ses dents blanches découvertes par ses lèvres mauves au-dessus desquelles perlent des gouttes de sueur, sans ses jambes interminables qui dansent au-dessus des touries et des filtreuses, sans ses bras gracieux qui dessinent des oiseaux au-dessus des canisses, la vie est triste et grise.

Trois heures, elle n'est pas encore arrivée. Je la guette sur le pas de la porte et j'observe la rue qui tremble sous la canicule, comme couverte d'une gélatine trouble. Juillet s'est noyé dans les ordures ramassées et août s'émiette doucement comme un biscuit trop sec. Août... mais... comme le temps passe. Ce doit être le moment pour un deuxième soutirage. Je cours vérifier la densité du liquide. Oui, c'est ça. Et je vais en profiter pour ajouter des ingrédients. De la poudre de bananes séchées pour l'homme au corset, pour lui donner des ailes, lui rappeler sa jungle originelle, le faire bondir de sa chaise et courir jusqu'au Jardin botanique à deux pas d'ici se rouler dans l'herbe en hurlant de bonheur dans les pétales tombés des roses fanées. La mère de François et de l'autre dont je n'ai pas compris le prénom zézayant y trouvera son compte aussi. Un peu de nourriture énergétique pour le cordonnier d'en face, ce doit être comme des vitamines et il en a bien besoin, le pauvre, j'ai vu une ambulance en face de chez lui hier. Voilà, c'est fait. Je fixe de nouveau la bonde hydraulique et j'attends trois semaines pour un dernier siphonnage.

Cinq heures. Amanda n'est pas venue, elle ne viendra pas. Je rumine ma déception et j'essaie de l'oublier en m'occupant. J'éventre des boîtes avec des ciseaux, ma rage déchire le car-

ton. J'inscris des prix et je manie l'engin pour coller les étiquettes comme un révolver. Sclak, sclak, sclak. Je fabrique de la sueur et je muscle mes bras en transportant des caisses de vingt kilos. Je m'agite, je me cogne aux murs, je renverse des bouteilles. Amanda n'est pas venue.

Un client entre et achète un colorant rouge. Je ne m'informe pas, je n'en profite pas pour apprendre, je ne souris pas, je ne suis pas poli, je fais mal mon travail. Après son départ, je compte la caisse: 50\$ de ventes aujourd'hui. A peine de quoi couvrir mon salaire. Le patron ne sera pas content. Encore un emploi que je perdrai.

Je tourne rageusement la clé trois fois dans la serrure. Je lance le sac d'ordures dans la ruelle de toutes mes forces, et tant pis pour les éboueurs s'il se déchire. Je roue la chaîne de trottoir de coups de pieds en attendant l'autobus. Je tambourine sur la banquette en cuirette poisseuse. Cinquante minutes de trajet en métro et en autobus. Quand Amanda vient en fin de journée, je réussis à la convaincre de rester jusqu'à la fermeture et nous faisons route ensemble. Cinquante minutes de trajet avec Amanda qui rit de tout et de tous, qui réclame une boisson douce, qui fait claquer sa gomme en mâchant toutes dents dehors, qui découvre ses cuisses en remontant sa jupe trop haut, c'est cinquante minutes de bonheur sans breuvage magique. Sans elle, c'est l'enfer, la bousculade, les pieds écrasés, les bras arrachés, les yeux, les oreilles et le nez bouleversés et choqués, l'enfer...

Les heures de septembre et d'octobre pleuvent aussi vite que les gouttes du ciel et les feuilles des arbres. Les canisses, les sachets et les touries sortent du magasin au même rythme inexorable. Je ne sais pourquoi, il semble que ce soit des mois d'effervescence dans ce milieu de liquide jaune et rouge. Je me démène comme un diable dans l'eau bénite, comme un aspirateur dans un aquarium. Avec les cours à l'université le soir, où je suis trop hébété pour comprendre quoi que ce soit aux savantes démonstrations des professeurs, je ne peux plus sortir avec Amanda. Les week-ends, elle danse le soir. Il nous reste les trajets en autobus pour nous tenir les mains et les dimanches après-midi pour jouer dans les feuilles mortes. Amanda toute noire dans les feuilles rouges et jaunes, c'est beau... c'est beau à vouloir s'en emparer. Mais elle ne veut toujours pas que je l'embrasse.

Parfois, je lui demande pourquoi elle continue de venir me voir au magasin (tous les clients sont fous d'elle, d'ailleurs). Elle répond qu'elle a besoin de ma présence et de ma naïveté. Ma naïveté... Je suis un homme comme les autres, non? J'ai vingt ans. Eh bien, elle va avoir affaire à ma naïveté sous peu...

J'y pense depuis deux mois, depuis qu'un client a acheté un sachet marqué «Sparkolloïd». Moi, je croyais bêtement que c'était une poudre pour fabriquer des bulles. Il m'a détrompé. Et maintenant, je rêve, je fantasme, j'ai des hallucinations: Amanda dans mes bras, ses yeux dans les miens, son corps dans mes draps roses. J'hésite encore un peu, si elle se déci-

dait sans chimie.

Novembre, un froid gris qui sent l'hiver. Le magasin vide, replié sur lui-même, toutes portes fermées. Un jour solennel, un jour J: mon breuvage est à point, je l'embouteille aujourd'hui. Je lave les vingt-cinq bouteilles avec une solution de sulfite et je siphonne lentement pendant des heures. Je colle des étiquettes sur les bouteilles: pour la maman de François, pour l'homme au corset, pour le cordonnier malade, pour Jean et Louise et Paul de l'université, pour le tatoué du magasin voisin, même s'il ne me parle jamais, pour la madame du dépanneur parce qu'elle vend encore des «paparmannes» roses qui me rappellent ma grand-mère, pour... la liste est longue. J'en conserve trois pour moi, pour les soirs de désespoir et les trois dernières, c'est pour Amanda.

Avant de mettre les bouchons de liège sur ces trois dernières, je dilue trois cuillerées de «Sparkolloïd» dans de l'eau et j'ajoute la solution au vin. Car, c'est du vin finalement, je me suis décidé à y goûter. C'était écrit Chablis sur la boîte, mais je n'y croyais pas. Le vin, c'est fait avec du raisin, non? «Sparkolloïd», c'est un clarifiant, m'a dit le client. Un clarifiant pour Amanda. Elle en boira et sa peau deviendra plus claire. Elle perdra son arrogance en même temps que sa couleur magnifique. Elle sera triste, elle se rapprochera de moi, je la consolerais et elle se laissera faire. Je l'embrasserai partout comme un fou, je la savourerai à petites gorgées, je la mangerai à petites bouchées et là, oui, elle aura affaire à ma naïveté.